



UNE MAMAN QUI NOUS ENFANTE

On appelle Sion : "Ma mère !

Car en elle tout homme est né (Ps 87, 5)

Lorsqu'il avait vingt ans, le pape Jean-Paul II estimait que la piété du peuple polonais envers Notre-Dame de Czestochowa finissait par masquer l'attachement fondamental au Christ qui constitue la base de toute vie chrétienne. Nous savons - grâce aux entretiens qu'il a accordés à André Frossard - que la lecture qu'il fit alors du *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, composé au XVIII^e siècle par Louis-Marie Grignion de Montfort, a réconcilié Karol Wojtyla avec la dévotion mariale du peuple chrétien. Réconciliation durable, puisqu'il a placé un grand M sur son blason pontifical, afin de proclamer la place qu'il voulait donner - ou plutôt laisser - à Marie dans son ministère.

La place à laisser à Marie... toute la question est là. Que nous le sachions ou non, que nous le voulions ou non, Marie a été appelée à exercer un rôle de premier plan dans la réalisation de notre salut. Le rôle d'une mère. Cette maternité, Jésus l'a proclamée à un moment solennel de sa vie : à l'heure de sa mort ! Avant de dire : « Tout est accompli » (Jn 19, 28), Il nous a donné comme mère sa propre mère (Jn 19, 27). Quand un chrétien prend conscience de l'importance de cet ultime cadeau du Christ, dernier paragraphe de son testament, il n'a plus envie de se passer de ses services.

Voici ta Mère

L'importance de cette déclaration du Christ apparaît en pleine lumière si l'on prête attention à trois éléments du récit évangélique :

- Cet échange entre Jésus, Marie et Jean se trouve au centre des cinq scènes du Calvaire : entre la pancarte « Jésus de Nazareth, roi des Juifs » et la tunique sans couture, d'une part et le cri « J' »ai soif » et le coup de lance d'autre part.
- Les termes employés par l'évangéliste sont ceux qu'il utilise quand il s'agit d'une proclamation solennelle : Jésus *voyant* sa mère et, se tenant près d'elle, le disciple qu'il aimait, *dit* à sa mère : « Voici ton *fi*ls ! » Puis il *dit* au disciple : « Voici ta mère » ! (19, 26-27)
- On retrouve ce schéma de révélation en d'autres passages du quatrième évangile : Jean-Baptiste, *voyant* Jésus venir vers lui, dit : « Voici l'agneau de Dieu » (1, 29). Même schéma en 1, 35-36 et 1, 47.

Après avoir relaté ce don de Marie au disciple bien-aimé, l'évangéliste ajoute : « Après quoi, sachant que désormais tout était accompli... » (v. 28). Autrement dit, *pour que tout fût « accompli », il fallait que Marie soit donnée comme mère à l'Eglise*. Le texte même de l'évangile souligne ainsi l'importance de ce don suprême que Jésus nous fait en nous donnant Marie comme mère.



Marie, en effet, n'est pas seulement quelqu'un qui nous aime comme une mère. Elle nous enfante. En collaboration avec le Saint-Esprit, elle fait grandir en nous la vie divine, la vie de Jésus. Aussi longtemps qu'on n'a pas compris cela, on se demande, comme jadis Karol Wojtyla, pourquoi les catholiques accordent tant de place à la Vierge Marie.

UNE MÈRE QUI NE CESSE DE NOUS AIMER.

Un sourire continuel

Lorsque Marie vivait sur terre, elle ne pouvait se trouver simultanément à Nazareth et à Cana. Maintenant qu'elle est entrée pour toujours, corps et âme, dans la gloire du ciel, elle est complètement libérée des limitations de l'espace et du temps : elle est intimement présente à tous les membres du Corps mystique de Jésus. La vraie dévotion mariale ne consiste pas d'abord à multiplier les *Ave Maria*, mais à prendre l'habitude de vivre sous le sourire de Marie.



Depuis son Assomption, son visage est transfiguré. « Les yeux pleins de miséricorde » qu'elle ne cesse de poser sur nous, comme nous le lui chantons dans le *Salve Regina*, sont des yeux qui rayonnent d'un merveilleux sourire. « Maman, on fait tout mieux quand on sait que tu es là ! » Ce mot d'enfant illustre à sa manière ce que devient une vie chrétienne quand elle se laisse illuminer par ce sourire maternel.



C'est ce sourire qu'ont entrevu Bernadette Soubirous à Lourdes, en 1858, et Thérèse Martin à Lisieux, en 1883. Certes, ni l'une ni l'autre n'ont contemplé toute la plénitude de la tendresse maternelle de Marie. Si elles l'avaient vue, elles en seraient mortes de bonheur. Ce n'est qu'au Ciel que nous verrons enfin totalement de quel amour infini nous sommes aimés par Dieu, par la Vierge Marie et par tous les saints et saintes du paradis.

Mais ces deux filles de France ont aperçu quelque chose du sourire de Marie et elles en ont été bouleversées. « Elle est si belle, disait Bernadette, qu'après l'avoir vue, on voudrait mourir tout de suite pour aller la revoir ! » Et le 16 juillet 1858, en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, Marie a multiplié ses sourires pour dire adieu à sa petite confidente. En souvenir de ce fait, on appelle volontiers le carmel de Lourdes « Carmel du sourire de Marie », car il est construit à l'endroit où se trouvait Bernadette lors de la dernière apparition. A l'âge de dix ans, Thérèse Martin a bénéficié de la même faveur. Le 13 mai 1883, en la fête de la Pentecôte, elle a vu, l'espace de quelques secondes, la Vierge lui sourire. « Tout à coup, écrira-t-elle plus tard, la Sainte Vierge me parut belle, si belle que jamais je n'avais rien vu de si beau : son visage respirait une bonté et une tendresse ineffables, mais ce qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme, ce fut le ravissant sourire de la Sainte Vierge. » Aussitôt, elle fut guérie.

Il serait évidemment contraire à la pensée de Thérèse elle-même de désirer pour soi ce genre de manifestations exceptionnelles. Il ne manque pas de grands apôtres de Notre-Dame qui vivent intensément en présence de Marie sans avoir jamais bénéficié d'apparitions ! Ils se contentent de placer une image ou une icône devant leurs yeux pour se rappeler que, dans leur vie comme à Cana, Marie est une mère attentive et souriante.



Une icône de la tendresse du Père.

L'attention portée à Marie n'empêche nullement les chrétiens de penser à Dieu. Bien au contraire ! Plus nous disons « *Imma ! Maman !* » à Marie, plus nous pouvons dire « *Abba ! Papa !* » à notre Père des cieux. Pour vivre comme des enfants auprès de Dieu - et Jésus nous y encourage vivement (Mt 18, 1) - nous avons tout avantage à ne pas oublier celle qu'Il nous a donnée comme mère.

Par elle, Dieu veut nous faire comprendre ce qu'Il nous répète à longueur de Bible, à savoir qu'Il est « un papa qui nous aime comme une maman. »

Cet autre mot d'enfant est d'une très grande justesse. Il est en parfaite consonance avec les termes utilisés par la Bible, chaque fois que Dieu veut en quelque sorte nous donner sa « carte de visite » (Ex 34, 6 ; Ps 86, 15 ; Ps 103, 8). Il est, disent tous ces textes, un Dieu plein de tendresse et de grâce, *rahoum we hannoun*, « plein d'amour et de fidélité », *hesed we'emet*. Le premier terme est formé à partir du mot *rehem* qui

signifie « utérus » et le dernier vient du verbe *aman* qui désigne notamment le geste de la mère portant son enfant sur le bras.

Oui, le Dieu de la Bible a des entrailles et des gestes de mère, et l'un des rôles de Marie - et non des moindres - est de nous révéler cet aspect maternel de Dieu. Elle est en toute vérité le sourire maternel de Dieu posé sur nous. Puisque Marie est toujours en train de nous sourire, la moindre des politesses est d'y répondre en lui faisant à notre tour notre plus beau sourire. Nous sommes sûrs de réjouir ainsi son cœur de Mère.

Le mot « rosaire » a d'abord désigné la couronne de roses que les chrétiens déposaient sur la tête d'une statue de la Vierge pour honorer la Reine du ciel. Aujourd'hui, il désigne la couronne de grains de chapelet que nous faisons glisser entre les doigts pour la prier. Et certains chrétiens aiment penser que les *Ave Maria* sont autant de sourires qu'ils adressent à leur Mère du ciel pour la saluer et lui demander son aide.



UNE MÈRE QUI NE CESSE DE NOUS ENFANTER

Marie n'est pas seulement notre mère au sens affectif du mot, en nous aimant comme une maman et en souriant continuellement à chacun de ses enfants. Elle l'est effectivement : en collaboration étroite avec l'Esprit-Saint, elle nous enfante à la vie divine.

Le sein maternel de Marie

Reprenant et synthétisant la pensée des siècles antérieurs, Louis-Marie Grignion de Montfort, le grand apôtre marial du XVIII^e siècle, ne cesse de répéter que nous sommes « EN MARIE », que Marie est comme un « moule vivant » dans lequel Dieu veut diviniser ses enfants :

C'est en elle que le Fils de Dieu est devenu un homme ;

C'est en elle que les hommes deviennent fils de Dieu.

Louis Marie Grignion de Montfort n'oublie certes pas que, baptisés dans le Christ, c'est par Lui et en Lui que nous devenons fils de Dieu. L'apôtre Paul nous redit sans cesse que nous sommes « dans le Christ Jésus ». Mais c'est précisément du fait de notre incorporation dans le Christ que nous sommes également « en Marie ».



Cette maternité spirituelle de Marie est une conséquence directe de l'unité profonde qui existe entre le Christ et tous les membres de son Corps mystique. Comme le disait Jeanne d'Arc devant ses juges de Rouen, "m'est d'avis que le Christ et l'Eglise, c'est tout un !" Par conséquent, Marie, qui a mis au monde la Tête du Corps Mystique, doit mystérieusement continuer à mettre au monde, à enfanter tous les membres de ce Corps. Si Marie n'était pas, au sens fort du terme, "Mère de l'Eglise" - proclamation faite par Paul VI le 8 décembre 1964 un an avant la fin du Concile - on ne pourrait pas dire que nous sommes vraiment les membres du Christ. Quand un accouchement se passe bien, c'est d'abord la tête de l'enfant qui sort du ventre de la mère ; viennent ensuite tous les membres. Eh bien après avoir enfanté la Tête du grand Corps ecclésial, Marie ne cesse d'enfanter désormais tous les membres de ce Corps (*Traité de la vraie dévotion*, § 32).

Les bras recourbés de la Vierge
C'est le berceau de ses enfants
A toi d'y reposer souvent

O Marie, prends-moi dans tes bras
Comme en l'icône où je te vois
Serrer Jésus tout contre toi.



Accepte-toi en gestation
dans les entrailles de Marie
pour enfin naître en sa maison

Sur toi Marie déploie
son manteau virginal
Pour t'habiller de joie

(Marie Baudouin-Croix)

Le manteau de Marie

Aucune dévotion n'a été plus populaire au Moyen Âge que celle de la Vierge de Miséricorde, déployant son manteau protecteur pour y abriter ses enfants. Elle a donné naissance à d'innombrables œuvres d'art.

La Vierge est d'une stature gigantesque par rapport à ses protégés. Cette disproportion n'a rien de choquant pour les artistes de l'époque, habitués à exprimer les hiérarchies spirituelles par des différences d'échelle entre les personnages. C'est ainsi que, sur les volets des retables, les donateurs sont toujours représentés comme des nains suppliants, protégés par des géants nimbés. Dans certains tableaux, la Vierge tient l'Enfant-Jésus sur le bras gauche : ce sont les anges qui déploient son manteau. Mais le plus souvent elle étend elle-même les bras pour entourer de son manteau tous ceux qui viennent y chercher refuge.

L'image exprime de façon populaire le mystère mis en valeur par saint Louis-Marie Grignion de Montfort : nous sommes tous « en Marie ». Plus nous nous y blottissons comme des enfants, plus elle peut nous former et nous faire grandir à l'image de son Fils premier-né.

En juillet 1889, Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus a reçu la grâce de se sentir soudainement abritée par le manteau virginal de Marie. Une expérience qui a duré toute une semaine et qu'elle chante dans ses poèmes

O Vierge immaculée, c'est toi ma douce Etoile
Qui me donnes Jésus et qui m'unis à Lui.
O Mère, laisse-moi reposer sous ton voile
Rien que pour aujourd'hui !

